**Cœur de bois**

Henri Meunier et Régis Lejonc

Aurore fronça le trait de khôl sur ses yeux.

Elle coinça sous son béret quelques mèches revêches, déposa deux gouttes de parfum à la naissance de son cou et enfila son caban.

Elle s’apprécia une dernière fois dans le miroir.

« La plus belle, c’est moi. Et merde à Blanche-Neige ! », gloussa-t-elle.

La quarantaine généreuse, une allure de jeune femme et un teint de gamine, en vérité Aurore n’avait besoin d’aucun artifice pour faire ravage.

Mais les soins précautionneux qu’elle portait à son apparence étaient pour elle comme le bon pain : une nécessité heureuse.

Même pour une balade dans la forêt avec un vieillard impotent, elle voulait être irrésistible.

Sur la place du village, elle s’engouffra dans la boulangerie.

Elle en ressortit avec une boîte de gâteaux et un croissant qu’elle boulotta avec gourmandise.

En hâte, elle fila se mettre au chaud dans sa voiture.

Janvier, cette année, était démonstratif.

La neige ne tarderait pas.

Le froid était comme elle, piquant.

Sur la départementale, Aurore alluma machinalement la radio. Mais elle ne l’écouta pas.

Elle avait la tête ailleurs.

En fredonnant une comptine, elle pensait au dîner du soir et à la liste des courses qu’elle devrait faire sur le chemin du retour.

Elle pensait que la fatigue chronique de sa petite dernière était mauvais signe.

La pauvrette couvait quelque chose.

Elle pensait aux vacances prochaines.

Il lui faudrait rentrer tôt aujourd’hui.

Avec la grève des transports scolaires, elle devrait être devant le collège à 17H précises pour ramener sa cadette à la maison.

A trois kilomètres du village, elle se gara près d’un petit sentier pédestre de la forêt domaniale. Elle descendit de voiture et, sa boite de gâteaux à la main, elle s’engagea sur le chemin.

La forêt, obscure en été, était claire l’hiver.

La lumière du jour, bien que moins vive, transperçait aisément les arbres décharnés.

Une chouette effraie, en retard ou en avance, traversa le chemin.

Un halo de buée se formait à chacune des expirations d’Aurore.

La peau des joues tendue par l’effet du froid, la tête engoncée dans les épaules, Aurore souriait.

Les feuilles du sol émettaient de légers craquements sous ses pas.

L’activité feutrée de la faune engourdie l’enveloppait.

Aurore et la forêt ne faisaient plus qu’un.

Elle ne pouvait s’imaginer sans se promener dans les bois.

Aurore marchait à pas lents et réguliers depuis une demi-heure.

Elle aperçut une petite biche au loin. Ou un grand chevreuil.

Elle continua encore un moment, quand le chemin déboucha sur une clairière.

Au centre trônait un pavillon de chasse délabré.

Le fantôme d’une superbe passée.

Aurore respira profondément, immobile, puis s’avança vers la porte d’entrée.

« C’est moi ! » lança joyeusement Aurore.

« Comment allez-vous aujourd’hui ? »

Pas de réponse.

Une odeur âcre l’assaillit.

Elle réprima un haut-le-cœur.

Aurore se rendit directement dans la cuisine.

Elle mit de l’eau dans la bouilloire, la bouilloire sur le feu.

Jugeant du désordre, elle s’occupa de la vaisselle, arrangea la poubelle et remit un peu d’harmonie dans la cuisine négligée du vieux.

« Votre aide à domicile n’est pas passée, à ce que je vois », s’amusa-t-elle.

« Cela ne vous ennuie pas si j’aère deux secondes ? »

Aurore prépara deux soucoupes, deux tasses et deux petites assiettes.

Elle ouvrit une boite de gâteaux, en tira une galette des rois qu’elle coupa rigoureusement en son milieu.

Inévitablement, elle tomba sur la fève.

Elle la dissimula dans la part destinée au vieillard, puis disposa la couronne autour de son assiette afin de ne pas faire mystère de sa malice.

Un roi qui s’étouffe n’est pas roi tout à fait.

Lorsqu’elle pénétra dans le salon avec le thé fumant, le vieillard était assoupi dans son fauteuil.

Elle déposa le plateau sur la table basse et s’assit face à lui.

Elle le dévisagea un moment.

Puis avec délicatesse, elle lui effleura le genou. Le vieillard ouvrit les yeux et lui sourit.

« Vous avez faim ? », demanda-t-elle.

« Toujours ! », répondit-il.

En buvant son thé à petites lampées, il s’enquit de la scolarité des petites, des voyages de son mari.

Aurore s’inquiéta en retour de son état de santé.

Une conversation au mot près, comme un peu de miel dans leur thé.

Elle s’excusa par avance de devoir partir plus tôt qu’à l’accoutumée.

« Allons prendre l’air, proposa-t-elle, c’est l’heure de notre promenade. »

Aurore rapprocha la chaise roulante du vieillard.

« Installez-vous, je vais chercher votre chapka. L’air est glacial aujourd’hui. »

Le vieillard mobilisa toutes ses forces pour se projeter vers l’avant.

Son corps maigrelet se tendit, son buste plongea à l’oblique vers la table basse, il prit appui sur ses jambes flageolantes.

Mais il ne parvint pas à supporter son poids et ses genoux plièrent.

Il tomba au sol mollement.

Aurore se précipita pour le relever.

« Vous ne vous êtes pas blessé ? », s’inquiéta-t-elle.

« Orgueil mis à part, je vais bien », siffla le vieux.

Aurore l’aida à se relever et l’installa sur sa chaise roulante.

Elle fut frappée, comme à chaque fois, qu’il ne pèse guère plus qu’un fagot de bois mort.

« J’étais fort autrefois », soupira-t-il.

« Non. Non, vous n’avez jamais été fort. Vous étiez puissant.

C’est autre chose », répliqua Aurore.

« Chemin des Aiguilles ou chemin des Épingles ? », demanda Aurore candide tandis qu’ils avançaient vers la forêt.

« Comme il vous plaira », susurra le vieillard.

« Je crois avoir vu une biche en arrivant. Avec un peu de chance, elle traine encore dans les parages et nous fera les honneurs de sa présence », proposa Aurore tandis que le fauteuil s’ébranlait. Ils s’enfoncèrent dans la forêt, profitant l’un et l’autre du silence des lieux et du squelette dansant des arbres.

« J’ai un peu froid », toussa le vieillard au bout de vingt petites minutes.

« Cela vous ennuierait-il que nous rentrions ? »

« Pas le moins du monde », le rassura Aurore en ajustant sur lui la couverture de laine qui avait glissée.

« Vous avez eu d’autres visites cette semaine ? », s’enquit-elle.

« Mon infirmière. Mais c’est une grue. Et mon aide à domicile.

Un sacré couillon aussi. C’est tout », maugréa-t-il.

« Mes enfants affirment ne pas me connaitre. Je ne sais même pas si j’ai des petits-enfants. Je n’ai que vous, fillette. Et je ne comprends pas pourquoi.

Je ne comprends pas vos attentions pour moi qui, naguère, vous ai dévorée toute crue. Je ne comprends pas votre pardon. »

« Je ne vous ai rien pardonné », souffla Aurore.

« Je suis désolée », bougonna le vieillard impotent.

« Je n’ai pas besoin d’excuses non plus », ajouta-t-elle en admirant la chute hasardeuse d’un premier flocon.

« Aujourd’hui, vous êtes seul, et je ne le suis pas.

Vous êtes malheureux, et je ne le suis pas.

Vous êtes fragile, et je ne le suis plus.

Vous m’avez dévorée hier. Je viens me promener avec vous aujourd’hui.

C’est que j’aime profondément la forêt, l’odeur du sous-bois, le soupir des arbres, le vol fou des geais. Vous ne m’avez pas pris cela. J’ai les lendemains radieux. »

Aurore affichait un visage impassible.

Un sourire s’esquissa sur sa mine songeuse.

Et puis elle poursuivit :

« Nous croyez-vous seuls ? Nous ne le sommes pas !

Avec votre fauteuil, je pousse vos crocs et mes blessures.

Mais tour de roue après tour de roue, je me prouve que rien n’est jamais perdu.

Je vous rends visite parce que je suis là.

Debout.

Malgré vous.

Je veux croire qu’il est possible de devenir grand sans devenir méchant.

Et je prends soin de vous pour le croire toujours. »

« Je veux être assez forte pour pouvoir aimer.

Même vous. »